

La ruse

Autor(en): **Desbousquet, Emmanuel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 32

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219695>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

veur d'Orbe doit faire les frais. Un compte tenu par ses soins nous renseigne non seulement sur le chiffre et le genre de dépenses, mais permet encore de suivre pour ainsi dire jour par jour les membres de l'Inquisition dans leurs nombreux déplacements. On sait par exemple que, le 16 septembre 1447, l'inquisiteur et le procureur de la foi, accompagnés du vicairé épiscopal, de Pierre de Jougne, châtelain d'Orbe, et du valet de ce dernier, vinrent à Orbe et qu'ils ne s'en allèrent que le lendemain après-midi. Pendant ce court séjour, ils consommèrent pour 28 deniers de pain, 18 de « formage », des « oeufs » pour 8 deniers, du « bœuf et muthon » pour 4 sols 2 deniers et obole, 1 chapon de 4 deniers et enfin 10 et demi pots de vin. Leurs 6 chevaux reçurent 2 et demi coupes d'avoine à raison de 2 sols la coupe. Trois d'entre eux ayant rompu leurs « estachies », il fallut remplacer celles-ci par des neuves qui coûtèrent 12 deniers.

Parmi les autres dépenses inscrites dans ce compte, relevons encore un paiement de 16 deniers pour « des pudre espices (épices) et ouef » servis au dîner du 22 du même mois. Plus un salignon de sel acheté pour le prix de 12 deniers et obole lorsque les personnages qui nous occupent vinrent de Lausanne pour dîner à Orbe le 26.

Le total de ces débours s'éleva à 27 sols et 6 deniers, soit environ 20 francs de notre monnaie, à quoi il faut ajouter 12 channes de vin fournies par les caves du château.

D'après un article du même compte, (1447-1448) on constate que la sentence de mort rendue contre Tissottet, fut prononcée par l'Inquisiteur de la foi, assisté de l'official et d'un évêque *in partibus*, lesquels à ce que dit le texte original « vinrent à Orbe pour faire conclusion » du procès, et spécialement le dit évêque pour « dégradez Aymonet Tissottet de sa charge (de notaire impérial et apostolique), et furent en » nombre de treize personnes. » Ce malheureux fut brûlé vif le jour même de sa condamnation.

La seconde affaire, parvenue à notre connaissance, est celle de Nicolas Viret, de Valeyres-sous-Rances.

Son exécution, par le feu, dut avoir eu lieu peu de jours avant le 30 décembre 1459, donc en plein hiver. Cette date est en effet celle d'un mandement par lequel Louis de Châlons, prince d'Orange, donna à Jean Mandrot, son receveur au château d'Orbe, l'ordre d'avancer par anticipation les fonds nécessaires pour couvrir les frais qu'occasionnera l'inventaire des biens du condamné, échus au seigneur par droit de confiscation.

En même temps, il délègue à ce travail son procureur, nommé Jean Bonnard (ou Bouvard, l'écriture mal formée du scribe de l'époque ne permet pas de préciser), et Pierre de Jougne, châtelain d'Orbe, lequel étant malade se fit remplacer par Jean de Jougne, son fils. Ces commissaires étaient en outre chargés de recueillir au nom et pour le compte de leur maître, la succession du curé d'Oulens. S'agit-il ici d'une confiscation consécutive à une sentence judiciaire, ou bien de la liquidation d'un héritage vacant? L'absence de renseignements précis nous empêche de trancher la question.

Grâce au compte établi par le receveur Mandrot on est assez bien documenté sur les faits et gestes des deux commissaires, ainsi que sur le montant de leurs dépenses. Car, inutile de le dire, tout se fait aux frais du... prince. Nous savons ainsi que le 4 janvier 1460, Jean Bonnard, à défaut de certitude donnons-lui ce nom, son clerc et un archer nommé Bertacol, partirent de Nozeroy, à cheval naturellement, dînèrent à Rochejean et allèrent coucher à Jougne, où Bertacol devait faire rentrer des créances dues à l'hoirie Viret par des habitants de ce village. Le lendemain, 5 janvier, ils arrivèrent à Orbe et procédèrent immédiatement à la taxation des biens du condamné. Le même jour, ils sont à Belmont sur Yverdon pour vaquer à l'affaire du curé d'Oulens, d'où, le lendemain, qui était le dimanche des Rois, ils partent tout

d'abord pour Grandson, puis pour Oulens rechercher des biens ayant appartenu à ce prêtre, et qui avaient été omis dans l'inventaire de cette succession dressée par la justice de Montagny sur Yverdon.

Malentendu. — Un docteur va visiter un malade que des bombes trop fréquentes ont rendu rhumatisant. Il le trouve attablé et en train d'absorber le contenu de plusieurs petits verres d'eau-de-vie.

— Que faites-vous, malheureux, s'écrie-t-il ?

— Mais j'exécute votre ordonnance, docteur, et à la lettre... ne m'avez-vous pas recommandé de prendre six gouttes avant chaque repas ?

LAB.



LABREVIATION est en vogue plus que jamais. Il est curieux de constater que c'est une sorte de retour et que l'on en revient aux Romains, au Moyen-Age, à la Renaissance. Les temps modernes confient déjà à la sténographie le soin de réduire les mots à leur plus simple expression au moyen de signes... cabalistiques, disent ceux qui ne les connaissent pas. Le XX^{me} siècle, lui, ne se contente pas de si peu ; il reprend, quand il veut, dans ses journaux ou la conversation, aller vite en besogne, des lettres initiales formant si possible une consonnance facile à retenir. Il en forme même des mots, qu'on chercherait vainement dans le Dictionnaire de l'Académie française. Le goût de l'exotisme n'échappe pas à la règle commune.

Il y a quelques années, avait lieu à Londres, le premier congrès des Pen-Clubs. Ce mot *Pen* fait songer à la plume, mais il ne s'agissait pas de plumes, ou plutôt il ne s'agissait pas de cela. *Pen* est ici l'abréviation de trois mots : poets, editors, novelists. Donc, des gens de lettres, des littérateurs, des poètes, flanqués de leurs éditeurs, dont ils sont les... auxiliaires. De passage en Angleterre, reçus par d'aimables confrères, chacun dans des réunions familiales, et à tour de rôle, est appelé à parler pendant cinq minutes, sur l'état de la littérature dans son pays. Les congrès suivants ont eu lieu à Paris et à New-York. Sans doute d'autres villes seront visitées par ces intellectuels. Le Pen-Club de France a été présidé par Anatole France. En sont membres : André Gide, Paul Valéry, Georges Duhamel, Jean Giraudoux. Parmi les autres nationaux figurent le célèbre Unamono, Bojer, l'auteur de la « Puissance du mensonge » ; Pirandello, et bien d'autres.

L'esperanto n'est pas encore considéré comme une nécessité, puisqu'il suffit d'un petit mot anglais pour que des hommes célèbres se comprennent. On aime mieux une langue vivante qu'une langue artificielle. Le moment vient où il sera bon d'avoir dans sa poche un petit dictionnaire d'initiales aux groupés divers et des plus imprévus. Cela pourra se vendre par fascicules, comme le Larousse.

S. P. R., disaient les Romains, pour désigner leur Sénat. *Unol*, répondront les Lausannois, parlant de l'Union Nautique d'Ouchy-Lausanne.

Et à ce propos, nous croyons qu'en parlant de la fête populaire de la Société vaudoise de navigation, on devrait s'en tenir à l'abréviation, ancienne, déjà, de « Navigation » ou de « Navig » plutôt que de doubler, — pourquoi donc — la première syllabe du mot : « Nana ». Le lanceur de cette trouvaille ne fut pas des mieux inspirés.

L. M.

LES NIUS (MAPIS)

(Sciences naturelles).



Le mot « niu » vient de l'hébreu « nihu » qui est une corruption du sanscrit « Nihuh » (boule).

Les nius sont de petites billes en pierre, rondes de tous les côtés, façonnées à la râpe par des ouvrières habiles et vernies en jaune, rouge ou bleu par des élèves diplômés de l'Ecole des Beaux-Arts, section peinture et arts décoratifs.

La valeur du niu n'est pas déterminée. Avant la guerre, huit nius usagés valaient un sou. Pour le même prix, on avait quatre nius neufs, au magasin, ou trois bouts de jus noir, dits « attaches de souliers ».

Il existe aussi des billes en verre, des *agates*, qu'on appelle « casses » lorsqu'elles sont neuves, et « vieilles mamas » si elles sont ébréchées et dépolies.

Les nius se posent sur un dessin triangulaire, fait avec l'index dans la poussière : c'est le jeu.

On joue aux trois, aux deux ou au un, cela dépend de la richesse du joueur. Quand on ne possède qu'un niu, il vaut mieux jouer « à de gale », et ne se hasarder à jouer « à de bon » qu'à coup sûr.

Lorsqu'un joueur n'a plus de nius, il est « piatti ». Ce terme nous vient de Lombardie. Chez les enfants milanais, un joueur qui n'a plus de nius est « piatto ». Un Lombard sans le sou dit que son portemonnaie est « piatto ».

Pour faire sortir les nius du jeu, on se sert d'une *bombe* ou *bombier*. Cette coutume remonte à la plus haute antiquité, comme disent les hommes de lettres. L'usage de la bombe en pierre était connu des hommes des cavernes. Vingt siècles de civilisation ont transformé la bombe ordinaire en bombe glacée, — mais on a constaté qu'elle n'allait pas pour jouer aux nius, et on l'a faite en fer.

Lorsqu'une bombe a été lancée contre le jeu, elle roule, puis elle s'arrête. (Toute chose a une fin, dans ce monde...) L'endroit où la bombe s'est arrêtée s'appelle : « oudzelet ».

L'oudzelet était l'emblème sacré des marmittons de la quatrième Croisade.

Une bombe en rencontre-t-elle une autre pendant le jeu, il se produit une étincelle, invisible de jour. Ce phénomène s'appelle *foutail*. A Chicago, dans l'Illinois, le foot-ail est un assaisonnement mis dans les boîtes de conserves. Il n'y a donc aucun rapport entre notre foutail national et le foot-ail alimentaire des braves américains.

Plusieurs nius sur une même ligne forment une *tringlisse*. J'ai consulté beaucoup d'ouvrages sur la langue hindoue et sur les mœurs des brahmanes, mais il ne m'a pas été possible de trouver l'étymologie du mot *tringlisse*.

Le jeu de nius se joue : en été, sur la route ; en hiver, dans le salon. Il faut avoir soin d'ôter tapis et carpettes avant de jouer. Je recommande de faire le triangle obligatoire sur le parquet avec un tison : le dessin dure plus longtemps.

Le jeu de nius est très hygiénique et plaisant, quoiqu'on dise : où il y a de l'hygiène, il n'y a pas de plaisir, il développe les muscles, les poumons et le coup d'œil et fortifie le plexus solaire.

E. N. S.

Plaisanterie ou... — On pouvait, il y a quelque temps, lire dans un journal du canton et en caractères de grosseur très appréciable l'annonce dont voici le texte :

On demande un homme pas dommage pour fonctionner comme mannequin pour la démonstration de sauvetage qui aura lieu pendant les championnats suisses à l'aviron. Se présenter le 19 juillet à la cantine de ***, dès 2 heures.

Patrie Suisse et Gymnastique. — C'est à la 58^{me} Fête fédérale de Gymnastique qu'est consacrée la presque totalité du superbe fascicule que vient de publier la « Patrie Suisse » (No 831 du 29 juillet) : quarante-cinq gravures variées en illustrent les diverses phases et constituent le plus vivant, le plus fidèle des souvenirs y compris la vue impressionnante et inoubliable et inoubliable des exercices d'ensemble. Une artistique reproduction des « Lutteurs suisses », de G. Lory père, gravée par Hurlimann, complète cette admirable évocation de la plus importante, de la plus populaire de nos manifestations nationales. Il ne faut donc point s'étonner que ce numéro extraordinaire ait été épuisé aussitôt que paru.

A. G.

LA RÛSE



UN soir de cette fin d'automne, je rentrais à travers la lande, harassé d'une interminable retraite, plus encore que de la chasse du matin, quand, au gué de Sent-Yordi, tout au fond d'une abrupte combe dont les escarpements de roches vêtus de houx et d'ajoncs soutiennent les dunes boisées de noires et hautes

pinèdes, un double coup de feu retentit à ma droite, dans les herbes du marais. Ma jument, une ponnette du pays, infatigable et plus nerveuse qu'un pur sang, tressaillit toute et passant l'eau d'un bond, se détendit en esquissant une raude.

Heureux de la sentir fraîche encore, malgré la sévérité du train et la durée du laisser-courre, j'explorais des yeux mon chemin difficile, cherchant la cause de son émoi, quand un beau setter noir et feu, secouant un collier à grelot, bondit devant nous, dans les joncs.

Une voix bien connue cria :

— Ici, Black, aux pieds !

Et, à mi-pente déjà sur une sorte de banc argileux formant terrasse et d'où le sable avait jadis glissé sous les eaux débordées, j'aperçus la longue silhouette de mon ami Jean Loubérat.

— Une bécasse ! et des plus belles ! s'exclama-t-il en serrant mes doigts d'une terrible étreinte dès que je fus à sa portée. Le chien la mène depuis les taillis, au bord du champ perdu où le Bachérot tua la sorcière ; elle est venue tout droit se remettre ici... et vous avez failli me la faire manquer, acheva-t-il.

Il allait devant moi, précédé de Black qui, les pattes bottées de vase, trottaient allègrement à travers la bruyère.

Au sommet du raide versant, Jean Loubérat se retourna, alluma sa pipe, et d'un grand geste montrant au delà du ravin la blancheur aride d'un champ que surplombait la masse aride des pins, répéta de sa voix malicieuse et grave :

— Le champ où le Bachérot tua la sorcière... Il y a trente ans... — Je l'aperçois, fis-je, c'est un long rectangle de sable que bossuent encore les anciens sillons recouverts à demi d'une pelouse rase et de lichens qui font, sous ce rouge couchant d'automne, de larges taches lépreuses. D'un gris d'argent pommelé de rose vineux et de jaune pâle, je vois même des ronciers aux branches épineuses et pourpres qui se dressent tout le long, du côté de la gorge, au-dessus des rochers. Et sautant à terre pour réchauffer mes pieds gourds : — Le chemin devient ferme, ici, repris-je. Je marcherai bien malgré mes bottes, à la condition de régler le train ! Voici huit heures que je suis en selle, un vieux bouquin inforçable nous a fourni une chasse de loup... Mais vous allez me conter l'histoire de ce Bachérot, j'en oublierai ma faim et le désir que j'ai de vous écouter et de vos promesses...

Loubérat acquiesça d'un sourire qui découvrit toutes ses dents ; lui ayant passé la longe de mon fouet de chasse autour du poignet gauche, afin d'avertir, de temps à autre, par une saccade, cet endiablé marcheur qu'il eût à réduire un peu ses longues foulées, et tapant ferme de la semelle, je le suivis, la bride au bras.

— Le Bachérot, commença Loubérat en soufflant devant lui une âcre bouffée de tabac, le Bachérot, un petit homme sec, tanné, ridé comme une reinette grise, était un sabotier du Gabardan qui courait de borde en borde, de maison en maison, pour exercer son métier, auquel du reste, il excellait. Lui-même choisissait dans les bernères, lieux où poussent les vergnes, l'arbre qui devait fournir une douzaine de paires de sabots à chacun de ses membres de la maisonnée. Lui-même abattait le vergne, le coupait en billons, et, installé sous l'auvent durant des semaines, creusait le bois rougeâtre, humide de sève.

On l'aimait, car il travaillait ferme et chantait bien, le soir, à la veillée, il contait de belles histoires, et quand il partait, laissant liées autour d'une barre suspendue aux solives de belles paires de sabots neufs, aux formes diverses, tantôt recourbés en proue, tantôt arrondis et pointillés de dessins rustiques où des touffes de fleurs, des glands de chêne sculptés au couteau, enguirlandaient le dessus, il devait renouveler aux grands comme aux petits ses promesses de retour.

Un soir d'hiver qu'il reprenait sa place accoutumée au coin de l'âtre, dans ce vieux moulin de Sent-Yordi, qui, depuis vingt ans, est abandonné, la femme du meunier, la grande Cadette, lui dit :

— En vérité, c'est bien étrange, mon pauvre Bachérot, je te réservais un chapon pour demain dimanche, nous l'aurions pu mettre à la broche et manger ensemble. Il était gras à point et je ne sais quel renard me l'a volé, la nuit dernière, c'est le septième.

— Ce n'est pas toujours les renards qu'il faut accuser, répartit le Bachérot d'une voix basse et mystérieuse. Il y a parfois des bêtes à deux pattes à qui votre volaille fait envie.

— Ecoute, reprit la femme, tu dis vrai, sans doute, puisque mon homme n'a relevé aucune trace à l'entour du poulailler... ça pourrait bien être la sorcière ?...

Le Bachérot sourit mystérieusement.

— Celle de Gua-Préground ?... interrogea la meunière attentive. — Peut-être elle... peut-être une autre. Ah ! si vous me donniez une paire de poulaires pour fêter Noël... je vous en délivrerais... et tout de suite.

— Tout de suite ? Je promets, alors, fit la grande Cadette avec émotion.

— Ça sera cette nuit ?...

— Que faut-il faire ?

— Vous autres, rien. Ne sortez pas, j'ai mon fusil. Si vers minuit vous m'entendez tirer... ça ira bien !...

Comme neuf heures sonnaient à la pendule, le Bachérot ayant mangé sa part d'iroles (châtagnes grillées) et but son verre de piquepout, rentra dans la chambre où il dormait d'habitude quand il venait au moulin.

C'était une vaste pièce basse, sans fenêtres et qui servait à enfermer les provisions de chanvre, des piles de sacs de grosse toile. Aux poutres pendaient des torsades de filasse de lin. Des caisses pleines de duvet d'oie et de canard occupaient un angle de la muraille. Tout contre s'ouvrait une porte massive, aux ais disjoints et vermoulus, calfatés d'étoupes et de résine, qui donnait sur la jetée du moulin.

Le Bachérot s'empara d'un sac, le déplia, l'épala sur le sol d'argile battue. Ses petits yeux furèrent, à droite, à gauche. Il chercha. Enfin, là, sur une planchette, derrière les pots de confiture et de graisse, des pains de savon amoncelés, il découvre une vieille brosse en crin, une paire de ciseaux rouillés. Et, la face grimaçante, les yeux pétillants de joie à la pensée d'un bon tour qu'il pourra jouer, il prépare ses artifices.

Le voilà, taillant menu un grand écheveau de filasse blonde, rognant, à petits coups, le crin noir de la vieille brosse, effilant des poignées de duvet gris et blanc. Il mêle le tout, en bourre le fond du sac qu'il ficelle en un tour de main.

Il est temps de partir. La demie de dix heures sonne. Mais voici qu'il avise, tout contre son lit, un paquet de luquets (morceaux de bois imbibés de résine et de soufre) largement soufrés. Il en détache cinq ou six qu'il fait disparaître dans sa poche, avec un rire silencieux. Puis il entr'ouvre doucement la porte, et, son fusil d'une main, le sac de l'autre, se hasarde à pas de lous sur la jetée. Elle est large d'un mètre à peine, à sa droite, juste au-dessous de sa chambre, l'eau de la chute s'engouffre avec une plainte sauvage et monotone. A sa gauche, l'étang marécageux, à moitié envahi par les hautes herbes aquatiques, s'étend en une nappe noire où tremble à peine et miroite un reflet de lune apparue entre deux nuées.

Le voici sur la berge. Il prend le sentier qui monte taillé dans la falaise rocheuse qui étaye les dunes et longe les pinèdes, au bas des grands fourrés. Puis, dès qu'il sent sous son sabot la douceur molle du sable succéder aux pierres, il coupe droit à travers brandes, ajoncs et halliers vres le Champ-Perdu. C'est là, derrière une touffe impénétrable que s'embusque le Bachérot.

La lune apparaît au fond de la forêt de pins. C'est l'heure. D'en bas, du moulin, nul ne peut le voir. En face au nord, à droite l'est, à gauche l'ouest, la masse des bois enferme le ciel.

Il pose son fusil, quitte ses sabots et, les pieds nus, les orteils crispés, les mains ouvertes comme des serres, il fonce dans le sable mouvant, se laisse choir, bondit, se relève, retombe encore et rebondit avec la souplesse d'un chat sauvage,

griffant le sol de larges et profondes empreintes.

Il file droit sur la pinède, rampe, revient, dessine un combat de monstres géants, fouille la terre de ses ongles ; puis, haletant, à bout de souffle, secoue au vent le sac de plumes, de filasse et de cuir, gratte une allumette, enflamme ses luquets dont la verte langue de feu consume à demi une poignée de plumes en leur communiquant son odeur de soufre. Ensuite, il tire de sa poche une tige de Gaho-Man, cette herbe étrangement rapeuse qui s'accroche aux doigts et, l'introduisant dans ses narines, l'y enfonce pour l'en arracher aussitôt.

Le sang gicle de son nez abondamment. Lui, la tête basse, avance pas à pas, laissant choir de longues traînées et de larges gouttes sur les poignées de bourre qu'il a dispersées alentour. Puis il saute sur son fusil, chausse ses sabots, épaula l'arme lentement et tire vers le moulin...

Le coup résonne, formidable, dans le silence immense de ces solitudes, multiplié au loin par l'écho des combes.

Le lendemain, à pointe d'aube, tous ceux de Sent Yordi montèrent au Champ-Perdu. Ils virent, avec des yeux d'épouvante, la trace énorme des griffes de bêtes inconnues, des flocons de leur poil étrange, tachés de sang, fleurant le soufre... Et comme par une coïncidence extraordinaire, mourait le jour même, dans une métairie assez proche, une vieille femme étrangère au pays, ils furent certains désormais que le Bachérot avec tué la sorcière sans les apparences d'une bête, et ils lui firent, sans regret, le don qu'ils lui avaient promis...

Emmanuel Desbousquet.

Royal Biograph. — La direction du Royal Biograph a inscrit à son programme de cette semaine deux films des plus captivants, mais d'une donnée absolument différente : « **Au plus malin !** », grand drame d'aventures du Far-West, en 4 parties. « **Le Vainqueur** », grand drame d'aventures sportives en 4 parties. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays, par le « Ciné-Journal Suisse » et le cinémagazine « Pathé-Revue ». — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30. Dimanche 9 août, matinée à 2 h. 30.

Théâtre Lumen. — Le Théâtre Lumen présente cette semaine une œuvre bien spéciale : « **Plus de femmes !** », grand film dramatique et humoristique en 4 parties, avec comme principale interprète, Miss Madge Bellamy. A la partie comique, citons : « **Nos Gamins !** », 2 actes de fou-rire ininterrompu. Mentionnons encore un excellent documentaire : « **Les sauts à la VIIIème Olympiade, film officiel, Paris 1924** ». Tous les jours, les dernières actualités mondiales et du pays, par le « Ciné-Journal Suisse ». — Matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30. Dimanche 9 août, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc
Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

AUX SEMEURS VAUDOIS transféré rue de l'Alé 13
Lausanne
Georges BALLY, Horticulteur-grainier. — Semences pour jardins et champs. Spécialités : Rosiers tiges, belle collection et graines du pays.

CERCUEILS riches et ordinaires — P. SCHUTTEL
Rue du Nord 3 — LAUSANNE — Tél. 58.34
Prix et conditions avantageuses.

COUTELLERIE PARAPLUIES
Aiguillage et réparations tous les jours. — Spécialité d'aiguillage de tondeuses.
Coutellerie de la rue de la Louve. **Stephane BESSON**

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE